

L'herméneutique du récit et le défi de la vulgate structuraliste dans la philosophie de Paul Ricœur

Par Anselme PALUKU,
Doctorant UCL

L'étude qui nous occupe dans nos recherches doctorales porte sur la « poétique » du récit comme figuration de l'identité dans l'herméneutique de Paul Ricœur. Une des hypothèses majeures de notre thèse est que la traversée des sciences, plus particulièrement des sciences humaines, constitue un principe herméneutique indéniable de la pensée de Paul Ricœur. Plus particulièrement, les investigations ricoeuriennes sur le « récit » tant historique que fictif, ont amené l'herméneute à se référer à ce qu'en disent les sciences, surtout les sciences du langage. Notre communication, dans le cadre de ce séminaire, va consister à exposer quelques indications du dialogue de l'herméneutique ricoeurienne du récit (et du texte) avec le modèle structuraliste des sciences du langage. Cependant, eu égard au caractère pluriel des sciences qui ont adopté le style et les grandes intuitions du structuralisme, il a bien fallu opérer un choix. Ainsi avons-nous opté pour la Linguistique, étant entendu que celle-ci constitue « le modèle premier » et « la science pilote » du structuralisme¹. Notre but est en dernier ressort de déceler le bénéfice épistémologique que l'herméneutique de Paul Ricœur a tiré de sa confrontation avec les grandes lignes de ce qu'il est convenue dorénavant d'appeler la « vulgate » structuraliste², qui se caractérise essentiellement par le systémisme, la synchronie et l'anonymat du récit (autrement dit l'absence de l'autre ou du dehors, l'absence du temps et la « mort » du sujet).

¹ F. DOSSE, Histoire du structuralisme. T.1 : Le chant du signe 1945-1966, Paris, Editions La Découverte, 2012, p. 10 et 40.

² A. SAUDAN, « Herméneutique et sémiotique : intelligence narrative et rationalité narratologique » dans J. GREISCH & R. KEARNEY, Paul Ricœur. Les métamorphoses de la raison herméneutique », Paris, cerf, 1991, 172.

1. Ricœur et le modèle structuraliste

Les années 1960 en France, sont marquées par l'essor des sciences humaines qui prennent de plus en plus une autonomie nouvelle. Le structuralisme, par l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss et la linguistique de Ferdinand de Saussure, a servi d'étendard à cette quête d'autonomisation progressive des sciences humaines qui cherchaient à s'émanciper de l'académisme des humanités classiques³. Le philosophe Ricœur s'est intéressé à ces sciences et a commencé à les étudier de très près, pour de multiples raisons. Son programme philosophique de l'époque, marqué par l'étude phénoménologique de la notion de symbole, se devait de s'élargir aux considérations plus vastes que le symbolisme religieux et s'étendre aux apports des sciences de l'homme. Ricœur devenait de plus en plus convaincu de la nécessité de la philosophie de s'ouvrir à ces sciences : « Je reconnais d'abord que la philosophie ne survivra qu'au prix d'un dialogue étroit avec les sciences humaines ; la période du splendide isolement est terminée »⁴. Pour Ricœur, le domaine ouvert par ces sciences était susceptible d'enrichir ses propres perspectives d'élargissement du sens, et aussi, d'échapper à un enfermement d'une pensée répétitive. Paul Ricœur, animé du souci par lequel « il entend récuser la dichotomie ruineuse entre une pensée de l'existential coupée de tout souci d'objectivation et un objectivisme autosuffisant séparé de toute problématisation philosophique »⁵, a nourri un dialogue permanent avec les sciences par la « confrontation » avec le structuralisme. Et, on peut convenir sans nul doute que, le tempérament conciliateur de Ricœur et sa largeur de vue, sa méditation sans cesse recommencée des textes théoriques et critiques de son époque l'ont amené, à occuper entre le structuralisme et l'herméneutique, une position « critique » de médiateur⁶. Cette position délicate de médiation chez Ricœur consiste en une récusation à la fois d'une compréhension « naïve » et d'une explication aux prétentions démesurées. Ainsi peut-il écrire : « Dans mes analyses du récit, aussi bien que dans celles de la métaphore, je lutte sur deux fronts. D'une part, je récusé un irrationalisme de la compréhension immédiate, conçue comme une extension au domaine des textes de l'intropathie par laquelle un sujet se transpose dans une conscience étrangère dans la situation du face-à-face intime. Cette extension induit l'illusion romantique d'un lien immédiat de congénialité entre les deux subjectivités impliquées par l'œuvre, celle de

³ F. DOSSE, Paul Ricœur, les sens d'une vie, Paris, La Découverte, 2008, p. 311.

⁴ P. RICOEUR, cité par F. DOSSE, Paul Ricœur, les sens d'une vie, p. 313.

⁵ F. DOSSE, Paul Ricœur, les sens d'une vie, p. 313.

⁶ B. ROJTMAN, « Paul Ricœur et les signes » dans Cités 33 (2008), p. 63.

l'auteur, celle du lecteur. Mais je récusé avec la même force un rationalisme de l'explication qui étendrait au texte l'analyse structurale des systèmes de signes caractéristiques non du discours mais de la langue. Cette extension également induit engendrer l'illusion positiviste d'un objectivisme textuel fermé sur soi et indépendante de toute subjectivité d'auteur et de lecteur » (TA 37).

2. Le modèle linguistique du structuralisme

Puisque le structuralisme procède en majeure partie de l'application à l'anthropologie et aux sciences dites humaines en général, d'un modèle linguistique (L2 353), Ricœur s'est d'abord intéressé au modèle structural de la linguistique. En effet, à l'origine du structuralisme, nous trouvons Ferdinand de Saussure et son *Cours de la linguistique générale*, ouvrage devenu dorénavant « le petit livre rouge » du structuralisme⁷. Dans le dialogue ricœurien avec le structuralisme en linguistique saussurienne, deux notions sont à l'avant plan : la notion de système et celle de l'histoire. Ricœur remarque qu'avec la linguistique structurale, « nous assistons à un renversement des rapports entre système et histoire. Pour l'historicisme, comprendre, c'est trouver la genèse, la forme antérieure, les sources, le sens de l'évolution. Avec le structuralisme, ce sont les arrangements, les organisations systématiques dans un état donné qui sont d'abord intelligibles » (L2 353). Afin d'introduire ce renversement entre système et histoire, et de donner préséance au premier par rapport au second, l'auteur du *Cours de linguistique générale* a fait une distinction dans le langage entre langue et parole. On devra entendre par « langue » l'ensemble des conventions adoptées par un corps social pour permettre l'exercice du langage chez les individus, et par « parole » l'opération même des sujets parlants. Paul Ricœur discerne dans cette distinction entre langue et parole, trois règles qui, selon son observation, vont se généraliser hors du domaine de la linguistique pour former « la » philosophie du structuralisme, à laquelle il va « confronter » son herméneutique.

D'abord, par l'idée même de « système », la langue est séparée des sujets parlants. Elle se présente comme un système des signes. Ce qui fait objet d'une science linguistique chez Ferdinand de Saussure, « c'est le système des signes, issu de la détermination mutuelle de la chaîne sonore du signifiant et de la chaîne conceptuelle du signifié » (L2 353). Dès lors, ce qui compte, ce ne sont pas les termes considérés individuellement, mais plutôt les écarts

⁷ F. DOSSE, Histoire du Structuralisme. T.1 : Le chant du signe 1945-1966, p. 63.

différentiels. Ce sont les différences de son et de sens et les rapports des uns aux autres qui constituent les signes d'une langue. « On comprend alors, conclut Ricœur, que chaque signe soit arbitraire, en tant que rapport isolé d'un sens et d'un son, et que tous les signes d'une langue forment système » (L2 354). De ce point de vue, le système est considéré comme clos, n'ayant pas de dehors, mais seulement de relations internes (CI 83). C'est ce caractère que Ricœur nomme de manière générale « l'axiome de clôture » (CI 83) : le système de la langue est censé se constituer par une exclusion de tout dehors et par un principe « diacritique » de relations internes où les termes ne font que renvoyer les uns aux autres : « Opérant ainsi à l'intérieur d'un système clos de signes, le linguiste peut considérer que le système qu'il analyse n'a pas de dehors mais seulement des relations internes. C'est ainsi que Hjelmslev définissait la structure : *une entité autonome de dépendances internes* » (CI 83). Dans ce système, la notion de « sens » ou de signification est définie elle aussi de manière purement immanente au système, sans relation à un référent ou à un réel⁸. Pour le modèle saussurien en effet, le langage est considéré comme un jeu de renvois mutuels entre signes, jeu que l'on peut décrire de manière imagée en évoquant « l'expérience du dictionnaire » à laquelle Paul Ricœur fait allusion : « Dans le dictionnaire, il y a seulement la ronde sans fin des termes qui se définissent en cercle, qui tournoient dans la clôture du lexique » (CI 92). Alors, commente Jacques Dewitte : « Celui qui s'enquiert de la définition d'un vocable donné constate avec effroi que, comme dans une administration bureaucratique où on est repoussé d'un service à l'autre sans jamais trouver d'interlocuteur responsable, il est renvoyé par son dictionnaire d'un mot à un autre, sans jamais trouver de définition qui ne supposerait pas une autre signification, de sorte qu'il finit par se retrouver bredouille à son point de départ »⁹.

Une seconde caractéristique de cette linguistique structurale est qu'elle est « synchronique », en tant que « systématique », c'est-à-dire comme « science des états dans leurs aspects systématiques » (L2 354). Ici, le système est premier et toute idée de diachronie ou d'histoire est seconde. L'histoire est même figurée péjorativement par cette linguistique comme altération du système, et cette altération est moins intelligible que le système lui-même. Ferdinand Saussure écrit là-dessus : « Jamais le système n'est modifié directement : en lui-même il est immuable ; seuls certains éléments sont altérés sans égard à la solidarité qui

⁸ J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur » dans M. R. D'ALLONNES & F. AZOUVI, (dir), Paul Ricœur 1, Paris, Editions de L'Herne, 2004, p. 189.

⁹ J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur », p. 189-190.

les lie au tout »¹⁰. C'est plutôt l'histoire elle-même, avec ce qu'elle charrie comme « événements », qui est responsable des désordres que produisent les changements. Au reste, les événements ne sont pas en eux-mêmes consistants ; ils ne sont appréhendés que réalisés dans un système, c'est-à-dire recevant encore de lui un aspect de régularité (L2 354). Autrement dit : « le changement, considéré comme tel, est inintelligible ; on ne le comprend que comme passage d'un état de système à un autre, ce que signifie le mot diachronie ; c'est donc le système, c'est-à-dire l'arrangement des éléments dans un ensemble simultané, que l'on comprend par priorité » (CI 82). L'idée de système implique en elle-même celle de stabilité et de non-changement. L'idée de « système » est devenue synonyme de celle de « structure »¹¹, la première ayant inspirée la seconde. D'où la constatation : « Le point de vue structural est ainsi globalement opposé au point de vue génétique. Il cumule à la fois l'idée de synchronie (priorité de l'état de langue sur l'histoire), l'idée d'organisme (la langue comme unité de globalités enveloppant des parties), enfin l'idée de combinaisons ou de combinatoire (la langue comme un ordre fini d'unités discrètes). Ainsi, de l'expression « structure d'un système », on est passé à l'adjectif « structural », pour définir le point de vue qui contient ces diverses idées, et enfin à « structuralisme », pour désigner les recherches qui prennent le point de vue structuraliste comme hypothèse de travail, voire comme idéologie et comme arme de combat » (CI 84).

Le troisième thème de la linguistique structurale que note Ricœur, après le « système » et la « synchronie », est celui de l'« inconscient ». En effet, selon un des principes de la linguistique structurale, « les lois linguistiques désignent un niveau inconscient et en ce sens non réflexif, non historique de l'esprit » (L2 355). Cet inconscient de la linguistique n'est évidemment pas à confondre avec l'inconscient freudien de la pulsion et du désir ; il l'est plutôt au sens kantien du terme c'est-à-dire « un inconscient catégoriel, combinatoire ». Ricœur explicite cette lecture de l'inconscient linguistique à forte implication « philosophique » : « Je dis inconscient kantien, mais par égard seulement pour son organisation, car il s'agit bien plutôt d'un système catégoriel sans référence à un sujet pensant ; c'est pourquoi le structuralisme, comme philosophie, développera un genre d'intellectualisme foncièrement antiréflexif, anti-idéaliste, antiphénoménologique » (L2 355). Ce trait du structuralisme manifeste avant tout « l'anonymat du système » (CI 88). Le système structuraliste se voudrait une pensée sans sujet, une « critique de la conscience », à la manière de la psychanalyse : « La

¹⁰ F. DE SAUSSURE, Cours de linguistique générale, Paris, Payot, 1915, p. 121.

¹¹ Ricœur note que Ferdinand de Saussure n'emploie jamais le mot « structure » mais plutôt le mot « système ». Le mot « structure » n'est apparu qu'en 1928 lors du *Premier congrès international de linguistes* à La Haye, sous la forme « structure d'un système ». Cfr CI 83-84.

linguistique structurale impose un défi à la philosophie du sujet : le défi consiste en ceci que la notion de signification est placée dans un autre champ que celui des visées intentionnelles d'un sujet. Le déplacement est tout à fait comparable à celui que la psychanalyse impose aux effets de sens de la conscience immédiate » (*CI* 246).

3. Herméneutique *versus* structuralisme ?

Il est évident que Paul Ricœur, avec son projet qui s'est mis « à l'école de la phénoménologie »¹² et qui s'est voulu patiemment « une variante herméneutique » de la phénoménologie (*TA* 29 ; *NR*, 10-11), ne pouvait pas souscrire entièrement aux thèses qu'implique le structuralisme linguistique. Un systémisme sans dehors, sans histoire et sans sujet ne pouvait pas séduire cette pensée du cogito « ouvert » sur son « autre » et sur l'histoire. Dès lors Ricœur s'est montré très réservé à l'égard de l'« ambition hégémonique »¹³ et de l'« impérialisme scientiste »¹⁴ du modèle structuraliste de la linguistique, tout en cherchant à en sauvegarder de bonnes intuitions et des éléments qu'il estime constructifs pour son herméneutique : « Comment l'intelligence de la structure instruit-elle l'intelligence de l'herméneutique tournée vers une reprise des intentions signifiantes ? », telle est la question ricoeurienne en la matière (*L2* 362). Afin de réfuter les thèses « excessive » de la linguistique structurale tout en en tirant de bénéfices pour son herméneutique, Ricœur s'est appuyé sur le fonctionnement de la parole ou du dire comme discours, le dire qu'il qualifie d'« ouverture » ou mieux « d'aperture » du langage (*CI* 96).

L'herméneutique de Paul Ricœur s'est premièrement voulue une « fracture » (*TA* 39) de la clôture du système structural afin d'une réintégration de l'expérience effective des locuteurs, expérience mise à l'écart par la linguistique structuraliste. L'herméneutique a dès lors pour tâche de « récupérer pour l'intelligence du langage ce que le modèle structural exclut » (*CI* 85). La vocation de la philosophie herméneutique consiste à une « fidélité à l'expérience », consistant à « rouvrir sans cesse vers l'être » : « La tâche de la philosophie, dès lors, n'est-elle pas de rouvrir sans cesse vers l'être dit ce discours que, par nécessité de méthode, la linguistique ne cesse de refermer sur l'univers clos des signes et sur le jeu purement interne de leurs relations mutuelles ? » (*CI* 79). Alors que la clôture du structuralisme tendait à opérer une exclusion de l'« autre » du langage, il s'agit précisément

¹² Allusion à P. RICOEUR, *A l'école de la phénoménologie*, Paris, J.Vrin, 2004 (en sigle *AP*).

¹³ F. DOSSE, *Histoire du Structuralisme. T.1 : Le chant du signe 1945-1966*, p. 211 & 213.

¹⁴ F. DOSSE, *Histoire du Structuralisme. T.1 : Le chant du signe 1945-1966*, p. 255.

pour l'herméneutique, de « retrouver une relation au référent », c'est-à-dire à un réel visé par le discours et situé au-delà de lui¹⁵. Selon Ricœur : « Parler, c'est l'acte par lequel le locuteur surmonte la clôture de l'univers des signes, dans l'intention de dire quelque chose à quelqu'un ; parler est l'acte par lequel le langage se dépasse comme signe vers sa référence et vers son vis-à-vis » (*CI* 85). Cette allégation ricoeurienne signifie qu'il y a un double dépassement par lequel le langage sort de la clôture des signes : il se porte vers sa référence (ou son référent), et vers son vis-à-vis. Ce « quelque chose » extérieur au texte et vers quoi le texte porte est amplement explicité dans *Du texte à l'action* : « J'avoue très volontiers que ces analyses *présupposent* sans cesse la conviction que le discours n'est jamais *for its own sake*, pour sa propre gloire, mais qu'il veut, dans tous ses usages, porter au langage une expérience, une manière d'habiter et d'être-au-monde qui le précède et demande à être dite. C'est cette conviction de la préséance d'un être-à-dire à l'égard de notre dire qui explique mon obstination à découvrir dans les usages poétiques du langage le mode référentiel approprié à ces usages, à travers lequel le discours continue de dire l'être, lors même qu'il paraît s'être retiré en lui-même, pour se célébrer lui-même » (*TA* 38-39). En d'autres termes : « S'il est vrai que tout emploi du langage repose sur un écart entre les signes et les choses, il implique en outre la possibilité de se tenir au service des choses qui demandent à être dites, et ainsi de tenter de compenser l'écart initial par une obéissance accrue à la demande de discours qui s'élève de l'expérience sous toutes ces formes » (*MRR* 40).

Pour désigner cet élan du langage en direction de ce qu'il vise et où s'opère, par ce dépassement, une fracture de la clôture du système, Ricœur recourt parfois à un concept particulièrement significatif : celui de la « véhémence du dire » ou « véhémence ontologique » (*MV* 321). Cette véhémence est « ontologique » parce qu'il y a de l'être à dire, il y a de l'être « avant » le dire, même si le dire a pour vocation de porter cet être au langage. Il s'agit de véhémence « dans la mesure où il y a une impatience, une rage, un besoin éperdu de dire ce qui tout d'abord, se dérobe à la parole et à l'expression. [...] Avec l'idée de véhémence est soulignée et maintenue une tension interne au dire, inhérente au mouvement du langage vers le monde ou l'être »¹⁶. Cette « véhémence » traduit donc la référence ou la relation référentielle que la linguistique structurale a voulue « forclosée » dans la clôture du « système » mais que l'herméneutique ricoeurienne considère comme le propre du langage. Un commentaire lumineux y a même entrevu quelque chose d'érotique : « Il y a là un élan

¹⁵ J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur », p. 196.

¹⁶ J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur », p. 200.

pour ainsi dire érotique : désireux, éperdu et douloureux, tendu vers ce qu'il vise, en faisant fi des obstacles et en faisant flèche de tout bois pour dire quand même, et notamment de manière indirecte, ce qui se dérobe et dont il sait, mais de manière au départ injustifiable, que cela existe en dehors du discours. Ce mouvement, ce dynamisme de la « véhémence du dire » peut être symbolisé par une flèche qui fracture la clôture des signes, qui ouvre ou rouvre l'univers du langage vers un dehors, un Autre, un « à dire » ». Une flèche introduit un mouvement excentré et centrifuge, en opposition à la tendance centripète qui caractérise la clôture du langage »¹⁷.

En plus de son opposition au systémisme clos de la linguistique structurale, l'herméneutique de Paul Ricœur voudrait modérer, voire même réfuter « l'anonymat » du système, « la pulvérisation du sujet »¹⁸. La pensée sans sujet du structuralisme est à dépasser par une herméneutique où le texte fait tout aussi bien référence vers le sujet que vers l'être. L'herméneutique doit alors rétablir les deux opérations simultanées du langage que sont la « référence au monde » et l'« auto-référence », qui ont été toutes les deux « exclues » par la linguistique structurale (CI 88). Par ailleurs, l'herméneutique, en revalorisant l'acte de parole et de dire, là où la linguistique a donné priorité à la langue en tant que système synchronique, réhabilite par le même mouvement, l'histoire, l'événementiel et donc aussi la diachronie. Et puisque le dire, c'est le « dire quelque chose à quelqu'un », la dimension « intersubjective » et sociétale de la langue peut être réaffirmée, en même temps que la dimension historique et politique. Toutes ces idées sont ramassées par Ricœur dans ce texte du *Conflit des Interprétations* : « Dernier trait de l'instance du discours : l'événement, le choix, la novation, la référence, impliquent aussi une manière propre de désigner le sujet du discours. Par ce trait, l'acte de parole s'oppose à l'anonymat du système ; il y a parole là où un sujet peut reprendre dans un acte, dans une instance singulière de discours, le système de signes que la langue met à sa disposition ; ce système reste virtuel tant qu'il n'est pas accompli, réalisé, opéré par quelqu'un qui, en même temps, s'adresse à un autre. La subjectivité de l'acte de parole est d'emblée l'intersubjectivité d'une allocution » (CI 88).

¹⁷ J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur », p. 200.

¹⁸ F. DOSSE, *Histoire du Structuralisme. T.1 : Le chant du signe 1945-1966*, p. 431.

4. Le « moment structuraliste » de l'herméneutique ricoeurienne

Cela étant dit, il convient en même temps de rappeler qu'il y a eu un moment « structuraliste » dans l'interprétation ricoeurienne des récits et textes. Il y a bel et bien selon Ricœur « un comportement explicatif » (TA 163), à adopter par l'herméneute, comportement qui, en un moment donné, se focalise sur la « clôture » du texte et sa « coupure » référentielle par rapport au monde et au sujet parlant : « Nous pouvons, en tant que lecteur, rester dans le suspens du texte, le traiter comme texte sans monde et sans auteur ; alors nous l'expliquons par ses rapports internes, par sa structure. Ou bien nous pouvons lever le suspens du texte, achever le texte en paroles, le restituant à la communication vivante ; alors nous l'interprétons. Ces deux possibilités appartiennent toutes les deux à la lecture et la lecture est la dialectique de ces deux attitudes » (TA 163). Sous réserve de se restreindre donc au seul « lieu du texte », sans « transcendance » ni « dehors », l'analyse structurale en tant que telle est justifiable en herméneutique. Elle apporte un savoir « technique » indispensable, le modèle d'une démarche fondée en langue, mais extensible au discours : « Il est en effet possible de traiter les textes selon les règles d'explication que la linguistique applique avec succès aux systèmes simples des signes qui constituent la langue par opposition à la parole ; [...] en dépit du fait que l'écriture est du même côté que la parole par rapport à la langue, à savoir du côté du discours, la spécificité de l'écriture par rapport à la parole effective repose sur des traits structuraux susceptibles d'être traités comme des analogues de la langue dans le discours » (TA 164). Sous cette forme « édulcorée », la méthode structurale gagne en reconnaissance. Elle apparaît féconde et nécessaire, devient un relais essentiel dans le procès de l'interprétation. Surtout, elle offre la passerelle qui convient entre l'explication et la compréhension : « L'objectivation du discours dans l'œuvre et le caractère structural de la composition [...] nous obligent à remettre entièrement en question l'opposition reçue de Dilthey entre « comprendre » et « expliquer ». Une nouvelle époque de l'herméneutique est ouverte par le succès de l'analyse structurale » ; l'explication est désormais le chemin obligé de la compréhension » (TA 123).

C'est dans cette perspective que l'herméneutique s'expose, en un moment donné en tout cas, aux écueils qu'elle reproche pourtant au structuralisme. Le sujet (l'auteur) et le référent (le monde) sont, dans le modèle ricoeurien, mis provisoirement en épochè. Il y a une série de textes de Ricœur sur l'herméneutique qui ont une forte valence structuraliste,

des « expressions avoisinant les thèses mêmes du structuralisme »¹⁹. Certains ricoeuriens n'hésitent pas de ranger Paul Ricœur parmi les « post-structuralistes »²⁰. Voici, à titre illustratif, un extrait suggérant quelque chose qui pourrait ressembler à l'éclipse du « sujet » chez Ricœur : « Le dialogue est un échange de questions et de réponses ; il n'y a pas d'échange de cette sorte entre l'écrivain et le lecteur ; l'écrivain ne répond pas au lecteur ; le livre sépare plutôt en deux versants l'acte d'écrire et l'acte de lire qui ne communiquent pas ; le lecteur est absent à l'écriture ; l'écrivain est absent à la lecture [...] J'aime dire quelques fois que, lire un livre, c'est considérer son auteur comme déjà mort et le livre comme posthume. En effet, c'est lorsque l'auteur est mort que le rapport au livre devient complet et en quelque sorte intact ; l'auteur ne peut plus répondre, il reste à seulement lire le livre » (TA 155).

Par ailleurs, au contact du structuralisme, Ricœur est allé jusqu'à explorer les transformations possibles du concept de référence et en a proposé une acception nouvelle, ce qui donnerait l'impression que l'herméneute Ricœur adopte le point de vue « déréalisant » du structuralisme : « Dans l'échange de la parole, les locuteurs sont présents l'un à l'autre, mais aussi la situation, l'ambiance, le milieu circonstanciel du discours [...] Il n'en est plus de même lorsque le texte prend la place de la parole. Le mouvement de la référence vers la monstration se trouve intercepté, en même temps que le dialogue est interrompu par le texte [...] Dans ce suspens où la référence est différée, le texte est en quelque sorte « en l'air », hors du monde ; les mots cessent de s'effacer devant les choses ; les mots écrits deviennent mots pour eux-mêmes » (TA 157).

Et pourtant, Ricœur ne suit pas jusqu'au bout le structuralisme dans sa « déconstruction » du sujet et du référent. Alors que le structuralisme marque le règne de l'« impersonnel », et que pour lui, c'est le « code » et non l'émetteur qui précède le message et le génère, Ricœur tient fortement à la présence d'une « intention » dans le texte, ce qu'il appelle l'orient du texte : « Ce que veut le texte, c'est nous mettre dans son “sens” – dans la même direction. [...] Interpréter, c'est prendre le chemin de pensée ouvert par le texte, se mettre en route vers l'*orient* du texte » (TA 175). Donc, même si chez Ricœur il y a bel et bien un « décentrement du sujet », étant entendu que le sujet n'est pas donneur absolu de sens, une présence « modeste » de la personne de l'auteur persiste à travers les notions de « style » (TA 121), de l'« être-au-monde » (TA 128), et de l'« Orient » projeté par l'œuvre. Toutes ces allusions attestent que, « malgré la prise en compte de la coupure, d'une irréductible

¹⁹ B. ROJMAN, « Paul Ricœur et les signes », p. 70.

²⁰ J. MICHEL, Ricœur et ses contemporains, Paris, Puf, 2013, p. 163-164.

« différence » au cœur même de la communication, Paul Ricœur manifestait encore sa fidélité aux catégories de l'intentionnalité et de la conscience. Tout en se montrant particulièrement sensible à l'effet textuel de la distanciation, il ne verse pas pour autant dans une assomption d'absence radicale, à la manière du structuralisme philosophique »²¹. Il en va de même pour la « référence » du récit ou du texte. Même si, provisoirement, Ricœur donne l'impression que le texte est clôturé, son point de vue herméneutique ne l'autorise pas d'aller jusqu'au bout dans le sens du structuralisme. La référence chez lui est « momentanément » interceptée, non supprimée : « Le mouvement de la référence vers la monstration se trouve intercepté, en même temps que le dialogue est interrompu par le texte. Je dis bien intercepté et non supprimé : c'est là où je me séparerai tout à l'heure de ce que j'appelle dès maintenant l'idéologie du texte absolu [...] Le texte, nous le verrons, n'est pas sans référence » (TA 157). On le voit bien chez Ricœur, l'extériorité garde un pouvoir d'attraction indéniable sur la clôture du texte. Il y a là de l'affirmation d'une orientation centrifuge du texte qui éloigne radicalement l'herméneute de l'idéologue le plus extrémiste du structuralisme : « Tout discours est à quelque degré relié ainsi au monde. Car, si on ne parlait pas du monde, de quoi parlerait-on ? » (TA 157).

Notons enfin que la traversée du structuralisme a permis à Ricœur de nuancer la notion de référence, et même de l'élever au « second » degré. Ce qui permettra de dégager un espace pour une référence appropriée aux récits et aux textes de fiction, sensés, en première vue, ne pas en avoir. D'où la thèse de Ricœur : « Ma thèse est ici que l'abolition d'une référence de premier rang, abolition opérée par la fiction et la poésie, est la condition de possibilité pour que soit libérée une référence de second rang, qui atteint le monde non pas seulement au niveau des objets manipulables, mais au niveau que Husserl désignait par l'expression de *Lebenswelt* et Heidegger par celle d'*être-au-monde* » (TA 127). D'où cette autre précision : « Le monde du texte dont nous parlons n'est donc pas celui du langage quotidien ; en ce sens, il constitue une nouvelle sorte de distanciation qu'on pourrait dire du réel avec lui-même [...]. Un récit, un conte, un poème ne sont pas sans référent. Mais ce référent est en rupture avec celui du langage quotidien ; par la fiction, par la poésie, de nouvelles possibilités d'être-au-monde sont ouvertes dans la réalité quotidienne [...]. Par là même, la réalité quotidienne est métamorphosée à la faveur de ce qu'on pourrait appeler les variations imaginatives que la littérature opère sur le réel » (TA 128).

²¹ B. ROJMAN, « Paul Ricœur et les signes », p. 73.

Conclusion. Le bénéfice de la traversée structuraliste

Ce modeste propos a consisté à étudier le riche rapport que l'herméneutique ricoeurienne a savamment entretenu avec le structuralisme, à travers l'inflexion linguistique de ce courant scientifique du 20^{ème} siècle. L'herméneutique de Paul Ricœur, notamment son interprétation des récits, sort « enrichie » de cette heureuse confrontation. Elle gagne en rigueur scientifique, puisque, face aux positions structuralistes qui lui paraissent parfois excessives, l'herméneute a été amené à clarifier et même à préciser ses propres points de vue sur plusieurs matières du débat : le récit (ou le texte) a-t-il un référent qui le transcende ou doit-il rester définitivement « clôturé » ? Est-il « anonyme » ou doit-il se réclamer d'un sujet ? Est-il porteur, oui ou non d'une « intentionnalité » ? Qu'en est-il de l'événementialité, de la temporalité, et de l'historicité ? La question du « sens » a-t-elle de la place dans la « structuration » des récits et des textes ? Dans son habituelle et délicate tentative de dépassement des antinomies, Paul Ricœur, toujours « sans naïveté », tranche pour « le sens », mais au terme d'une « traversée épistémologique » du structuralisme. Mythes, récits, textes...ne peuvent pas rester « clôturés », sans référent ni sans intentionnalité. Même quand ils sont traités « scientifiquement » (la rigueur oblige !), le retour au monde de la vie et à l'histoire vécue reste l'horizon de tous les « signes ».

Textes cités ou évoqués

De Ricœur :

AP : A l'école de la phénoménologie, Paris, J. Vrin, 2004.

CI : Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique, Paris, Seuil, 1969.

L2 : Lectures 2. La contrée des philosophes, Paris, Seuil, 1999.

MRR : « Mimesis, référence et refiguration dans *Temps et Récit* », dans Etudes Phénoménologiques 11 (1990).

MV : La métaphore vive, Paris, Seuil, 1975.

NR : Ce qui nous fait penser. La nature et la règle (écrit avec J.P. CHANGEUX), Paris, Odile Jacob, 2008.

TA : Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II, Paris, Seuil, 1986.

Autres :

J. DEWITTE, « Clôture des signes et véhémence du dire. A propos de la critique du structuralisme de Paul Ricœur » dans M. REVAULT D'ALLONNES & F. AZOUVI (dir), Paul Ricœur t.1, Paris, Editions de L'Herne, 2004.

F. DE SAUSSURE, Cours de linguistique générale, Paris, Payot, 1915.

F. DOSSE, Histoire du structuralisme, t.1 : Le chant du signe 1945-1966, Paris, Les Editions La Découverte, 2012.

F. DOSSE, Paul Ricœur. Les sens d'une vie, Paris, La Découverte, 2008.

J. MICHEL, Ricœur et ses contemporains, Paris, Puf, 2013.

B. ROJTMAN, « Paul Ricœur et les signes » dans Cités 33 (2008).

A. SAUDAN, « Herméneutique et sémiotique : intelligence narrative et rationalité narratologique » dans J GREISCH & R. KEARNEY, Paul Ricœur. Les métamorphoses de la raison herméneutique, Paris, cerf, 1991.